

L'essor

La cause de la paix La pratique de la solidarité Le respect de la vie L'ouverture à la créativité
n°5 - octobre 2013 - paraît 6 fois par année www.journal-lessor.ch

Forum de ce numéro (pages 3 à 9)

De la mobilité au déracinement

Editorial

Une bonne solution pour lutter contre les salaires indécents

En Suisse, un manager gagne en moyenne 73 fois plus que ce que touche son collaborateur ou sa collaboratrice tout en bas de l'échelle salariale. Certains empochent même plusieurs millions de francs par année. C'est pour réduire cet écart que la Jeunesse socialiste a lancé une initiative sur laquelle le peuple et les cantons se prononceront le 24 novembre prochain.

Cette initiative, intitulée «Initiative populaire fédérale 1:12 – Pour des salaires équitables» propose d'introduire dans la Constitution fédérale un article nouveau (110a) ayant la teneur suivante: «Le salaire le plus élevé versé par une entreprise ne peut être plus de douze fois supérieur au salaire le plus bas versé par la même entreprise. Par salaire,

on entend la somme des prestations en espèces et en nature (argent et valeur des prestations en nature ou en services) versées en relation avec une activité lucrative».

La droite et le patronat se déchaînent pour combattre cette initiative et sortent tous les arguments habituels pour faire peur aux électrices et électeurs: manque à gagner pour l'AVS et les assurances sociales, délocalisation d'entreprises à l'étranger. Et l'UDC, comme d'habitude, ne fait pas dans la dentelle: «Avec l'initiative 1:12, la gauche demande que l'Etat s'immisce dans les affaires des entreprises en y instaurant un diktat sur les salaires».

La Confédération et l'ensemble des cantons proposent de refuser cette initiative. Et pourtant, ils ne sont pas directement concernés. Même un conseiller fédéral (et quel est le dirigeant qui a plus de responsabilités que lui?) gagne au maximum dix fois plus que le fonctionnaire fédéral le moins bien payé. Alors, une fois de plus, on a peur du patronat, lequel est le champion de l'injustice sociale: il défend les gros salaires et refuse en même temps l'initiative sur un salaire minimum de 4000 francs par mois.

Un seul moyen de répondre à une telle arrogance: voter oui le 24 novembre.

Le comité rédactionnel de *l'essor*

Le voyageur clandestin

Je ne viens pas pour vous voler
Ni manger le pain des Confédérés
Encore moins pour mendier
Je veux juste travailler.

Je ne suis qu'un immigré
Du pays d'où je viens
Que puis-je vous raconter?
Ce n'est que désordre et misère!

Et moi, je rêve de dignité!
De liberté! De fraternité!
De partage et d'humanité!

Emilie Salamin-Amar

La vie et la mort

Elles sont intimement liées l'une à l'autre. La mort est l'aboutissement normal d'une vie et il ne peut y avoir de vie sans la mort selon les lois de l'évolution. Nos lointains ancêtres n'avaient pas encore compris cela. C'est la raison pour laquelle, ils ont rêvé de devenir immortels. Toutes les religions de l'époque étaient imprégnées de cet espoir. Elles ont ainsi imaginé et mis en scène des divinités qui, créées, ne pouvaient être qu'immortelles. Les promoteurs du christianisme ont utilisé les mêmes ficelles en précisant que chaque être humain pouvait devenir immortel à condition que durant sa vie sur terre, il ait scrupuleusement respecté les règles édictées par les Eglises. De nos jours, ils sont des centaines de millions de fidèles qui ne doutent pas de la récompense promise.

Je fais partie des incroyants qui considèrent ces promesses comme étant consubstantielles d'une immense supercherie et qui sont donc convaincus que la mort est le terminus naturel de toute vie sans lendemain quelconque. N'en déplaise à ceux et à celles qui tentent de croire qu'en mourant, on accède à une «vie» dans une autre dimension,

pas nécessairement au salut éternel vanté par les Eglises.

Etant donné ce qui précède, chaque individu doit tâcher d'aborder la mort de la meilleure manière. Le succès de cette entreprise dépend de la manière avec laquelle la période de vie a été conduite mais surtout des impondérables qui ont pu en influencer le cours, la maladie mais aussi des événements fortuits. Les ayatollahs de tous bords qui prônent le respect de la vie en toutes circonstances dénie à l'individu le droit de choisir le jour et l'heure de sa mort. Chacun est propulsé dans la vie à son corps défendant. C'est la loi de la nature. En revanche, il devrait avoir le droit légitime de mettre un terme à sa vie. Pendant très longtemps, le suicide a eu mauvaise réputation. Il fut un temps où les suicidés n'avaient pas le droit d'être enterrés avec le commun des mortels. Il existe mille et une manières de s'ôter la vie. Beaucoup sont particulièrement dramatiques: un coup de feu, le poison, la noyade, le saut d'un pont, etc. L'assistance au suicide est considérée comme légale mais elle est assortie de conditions réglementaires particulièrement tatillonnes sous contrôle médical. C'est tout juste s'il ne faut

pas établir préalablement un dossier en divers exemplaires visés par diverses instances avant d'accéder à la potion létale. Ces chicanes sont une atteinte intolérable au droit de mourir selon sa propre volonté.

La prolifération de la maladie d'Alzheimer et autres affections dégénératives incitent à appréhender la mort de façon différente. Pour le moment, suite au diagnostic fatal, la prolifération des dégâts pour le patient est inexorable. Il incombe à ces malades un choix cornélien. Dois-je continuer à vivre même si je risque (à coup sûr) à terme de me transformer en zombie et ainsi poser de très graves problèmes à mes proches ou alors décider de quitter la scène avant qu'il ne soit trop tard. Décision cruciale!

A 82 ans, je me propose de faire régulièrement le bilan entre les petits plaisirs (subsistants) de la vie et le poids des handicaps physiques et mentaux qui ne cessent de s'accumuler. Quand ceux-ci prendront nettement le dessus, alors il sera temps de tirer ma révérence.

Jean-Pierre Chavaz, Savièse

Il y a 48 ans (19 mars 1965), *l'essor* écrivait:

La guerre localisée

On dit, nous disons, que la guerre n'est plus possible, qu'elle équivaldrait à un suicide. Oui, si l'on veut parler d'une nouvelle guerre mondiale, qui serait nucléaire. La déclencher serait une folie qu'aucun Etat, à l'heure qu'il est, ne voudrait commettre.

Mais cela n'empêche pas la guerre de se faire sur une échelle réduite. Pendant que l'encre coule de ma plume, le sang coule au Vietnam. Seulement, il n'en coule pas assez pour qu'il vaille la peine de s'émouvoir.

Si nous quittons le plan sentimental pour regarder froidement les choses, nous voyons que la planète est habitée par trois milliards d'êtres humains. Même si l'augmentation annuelle n'était que de 1%, les Etats pourraient sacrifier chaque année plusieurs millions de personnes

sans que le développement démographique de l'espèce humaine en soit compromis.

La guerre, pour autant qu'elle demeure localisée, n'est donc pas impossible. A certains points de vue, elle est même profitable, voire souhaitable: généraux, fabricants d'armements, financiers, pêcheurs en eau trouble y trouvent leur compte. Les préjugés nationalistes en sont renforcés. La peur d'une catastrophe empêche les peuples de se laisser tenter par des rêves d'émancipation. Et les gens bien-pensants qui ont décidé qu'il y aurait toujours des guerres parce que l'homme est foncièrement mauvais, se sentent agréablement confirmés dans leur foi en la méchanceté humaine.

Pourtant, la guerre, même localisée, non seulement ne résout aucun de nos problèmes, mais elle nous em-

pêche de les résoudre. Loin de freiner l'explosion démographique, elle l'encourage. Elle justifie la course aux armements, favorise le gaspillage des ressources naturelles et des énergies humaines qui seraient nécessaires pour mettre fin à la surpopulation et à la sous-alimentation croissante des deux tiers de la population du globe. Elle empoisonne les esprits.

Seulement, il nous faut voir la réalité en face: la lutte sera longue encore.

Eric Descœudres

Ndlr – Cet article est hélas toujours d'actualité quand on pense à ce qui se passe en Afghanistan, en Syrie, au Soudan, en Erythrée et dans bien d'autres pays.

Destruction de la vie associative

Dans le monde où nous vivons, le mot «stabilité» a perdu une grande partie de son sens. On privilégie partout la vitesse (il faut aller toujours plus vite, même si on ne sait pas où!) et il est impossible de se déplacer sans son portable: il faut que notre employeur puisse nous joindre au bout du monde. L'assurance-chômage encourage même la pratique de la mobilité professionnelle puisqu'elle admet qu'un déplacement de deux heures par jour (quatre heures avec le retour) est convenable pour un emploi. La mobilité est destructive pour la vie associative.

Et le déracinement? Qu'il s'agisse des saisonniers hier ou des requérants d'asile aujourd'hui, il a pour conséquence de priver les personnes concernées de leurs familles et de leurs attaches. La grande majorité n'a pas le choix: c'est du travail en Suisse ou la misère chez eux. Allons-nous continuer à admettre un système qui crée l'injustice et qui consolide la loi du plus fort?

Comité rédactionnel de *l'essor*

La mobilité, source importante de pollution

Selon l'Office fédéral de la statistique, les Suisses consacrent tous les jours 90 minutes pour se déplacer. Ils utilisent surtout leur voiture (deux tiers), bien davantage que les transports publics (un quart) et les autres moyens de locomotion (à pied ou à vélo).

Depuis 1994, le trafic dû au travail a augmenté de 37%. Cela veut dire que les pendulaires sont toujours plus nombreux et qu'ils effectuent des trajets de plus en plus longs. Dans ce domaine, les employeurs portent une lourde responsabilité: je n'ai jamais compris pourquoi des dizaines de milliers de personnes font chaque jour le voyage entre Lausanne et Genève, alors que d'autres dizaines de milliers de personnes se déplacent de Genève à Lausanne. Que de kilomètres gaspillés, que de pollution qui pourrait être évitée!

La mobilité professionnelle est un maître mot du système néolibéral dans lequel nous vivons. Il ne faut

pas se tromper: elle est voulue car, en allongeant le temps de déplacement, on augmente la fatigue des travailleurs et on les oblige à décompresser en s'adonnant à des loisirs passifs comme la télévision et les réseaux sociaux.

Aujourd'hui, de plus en plus de personnes ne peuvent plus rentrer à la maison pour prendre le repas de midi en famille. Elles doivent se contenter d'un repas mal équilibré sur les lieux du travail ou se ruiner en fréquentant un restaurant de bonne qualité.

Je me souviens de ce que me disait mon père. Dans les années trente, il finissait le travail le samedi après-midi (c'est d'ailleurs pour cela que les cloches du Temple du Locle sonnent à 17 heures). Lorsqu'il a achevé sa carrière, 50 ans plus tard, il terminait le vendredi à 16h30. Il estimait que sa semaine avait été beaucoup plus pénible car, si les heures de travail avaient diminué, le rythme par contre s'était accéléré et les entreprises demandaient toujours plus une augmentation de la productivité.

Si le patronat est en premier lieu responsable de la situation actuelle, on ne peut pas cacher la complicité des autorités fédérales qui, dans le cadre de la loi sur le chômage, estiment qu'un déplacement de 4 heures par jour est acceptable pour un emploi. Elles

ne se rendent pas compte – ou ne veulent pas se rendre compte – qu'elles contribuent ainsi à l'augmentation de la pollution et à l'abrutissement des travailleurs.

La mobilité sociale n'est pas une espérance qui serait aujourd'hui perdue, elle a toujours été une espérance largement illusoire.

Jacques Rigaudiat,
Le nouvel ordre prolétaire

Au XIX^e siècle, à La Chaux-de-Fonds et au Locle, les horlogers habitaient dans l'immeuble où ils avaient leur atelier, tout en cultivant le jardin potager qui jouxtait leur maison. C'est d'ailleurs pour ce modèle que les deux villes des Montagnes neuchâteloises ont été inscrites au Patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco.

Il ne faut pas rêver: l'artisanat a été remplacé par l'industrie et il n'est pas possible de revenir au XIX^e siècle. Mais on pourrait espérer que les entreprises construisent leurs usines là où habitent les gens et que les travailleurs évitent ainsi des déplacements longs et coûteux, synonymes de pollution et de destruction de la vie associative.

Rémy Cosandey

Avoir au fond des yeux
Un cœur
Et non des dollars

Une larme pour l'autre
Et non de la haine

Est-ce vraiment chercher
Midi à quatorze heures?

Christiane Bonder

Du déracinement au féminin

De nombreux facteurs, politiques, culturels, économiques, forcent maintes personnes à quitter leurs familles, arracher leurs racines pour se jeter dans un inconnu lourd de menaces, de difficultés et trop souvent de traumatismes que les habitants du lieu de destination semblent avoir peine à imaginer.

Si les hommes sont souvent les premiers sur la route de l'exil, on se doit d'observer que de plus en plus de femmes sont condamnées à prendre la route, avec beaucoup de dangers supplémentaires. Si souvent le contexte de leur jeunesse ne leur a pas facilité la vie, le voyage peut devenir une source de chocs psychologiques qui demanderont beaucoup de temps et d'accompagnement pour en réduire l'impact sur leur vie future.

Ainsi voit-on arriver des femmes d'un ailleurs qu'elles ont perdu,

qui les a parfois cabossées culturellement et qui vivent comme des survivantes, reproduisant des ruptures qu'elles ont elles-mêmes subies. Pourtant il est impressionnant de constater le courage et la capacité de résilience de beaucoup d'entre elles qui arrivent à reprendre pied, malgré notre manque d'empathie et de compréhension de leur sort.

Le déracinement pour l'être humain est une frustration qui, d'une manière ou d'une autre, atrophie la clarté de son âme.

Pablo Neruda

Au travers un petit livre fort bien conçu appelé «*Femmes de Cœur et d'épices...*», livre de recettes et d'histoires, publié par l'association RECIF, il nous est fourni de brèves histoires personnelles suivant une

recette de leur pays. La majorité d'entre elles ont suivi un mari, un fiancé et se sont retrouvées propulsées dans notre pays, qui ne brille ni par sa jovialité, sa serviabilité ou son sens de l'hospitalité.

Pour pratiquement toutes, le sentiment de solitude a dominé leurs premières années. La barrière de la langue, le modèle culturel rarement expliqué, le climat glacial de la moitié de l'année sont autant d'obstacles pour faciliter le long travail d'enracinement que chacune met plein de cœur à engager. L'apprentissage de la langue, la venue au monde d'enfants, l'offre de travail aident à engager le processus. Des lieux de partages, de rencontres entre sœurs de destinée méritent de se multiplier, aussi bien pour elles que pour tous les gens de chez nous qui s'étiolent dans la solitude.

Edith Samba

Comment oublier la musique de sa langue maternelle?

Dire «maman je t'aime» dans un langage appris de la bouche même de sa mère, le répéter, sentir la chaleur de ces mots dans sa bouche, voir la lumière du bonheur briller dans les yeux de celle qui a pris le nouveau-né dans ses bras pour le conduire à travers les années jusqu'à l'âge d'un adulte. Un jour, à cause de la faim, à cause de la misère, à cause de la guerre, partir là-bas où le langage n'a plus de résonance, plus de signification. Les mots

de l'enfance sont vides, ils ne sont plus que des sons aussi insignifiants que ceux tapés par une cuillère sur une assiette de métal. Ni l'oreille, ni le cerveau, ni surtout le cœur, ne comprennent les borborygmes qui sortent de la bouche des autres et qui ne forment plus qu'une espèce de fond sonore dont l'intensité fluctue selon les lieux, l'environnement, la foule. Comment un humain peut-il quitter, oublier la musique de sa langue

maternelle? Ses subtilités, ses couleurs, son humour, ses assemblages de mots, de pensées, ses éclats de colère, ses douceurs de poésie. On peut, bien sûr, apprendre une autre langue pour s'en servir au travail, pour se faire comprendre, pour essayer de comprendre les autres, mais quitter son village et la mélodie des mots qui ont bercé l'enfance, des mots qui savent comment dire, comment apprivoiser l'amour, en sentir la subtile vibration parce qu'elle est ancrée dans la chair dès la naissance. Bien sûr on peut choisir l'exil du langage, adopter d'autres tonalités, d'autres chants, mais pourquoi même après des années, un accent de la première langue traîne toujours dans les mots de celle d'adoption? Pour ceux qui n'ont pas choisi mais qui ont subi l'exil du langage il y a comme une réticence, une muraille à franchir, pour exprimer des mots qui n'ont ni couleur, ni image, ni mélodie, qui ne sont plus que pauvres instruments de communication. Toutes les amicales formées par les migrants prouvent la nécessité de pouvoir articuler dans sa bouche, dans son cœur, les mots captés par le bébé dans les bras de sa maman.

Mousse Boulanger

LE BILLET DE REMY COSANDEY

Manque de cohérence

Christophe Darbellay, président du Parti démocrate-chrétien suisse (PDC) s'inquiète de l'augmentation des délits et des incivilités. Nous sommes d'accord avec lui. Il réclame 3000 policiers et 300 gardes-frontière de plus. Nous sommes encore d'accord avec lui.

Le problème, c'est que son parti vote systématiquement des baisses d'impôt pour les riches, ce qui a pour conséquence de supprimer des postes de travail et donc de réduire les prestations des services publics.

Christophe Darbellay ferait bien de se souvenir d'une parole de l'écrivain Gilbert Cesbron: «*Il y a deux sortes d'abus: ceux qui naissent de la logique d'un régime et ceux qui naissent de son incohérence*». Et, puisqu'il dirige un parti chrétien, nous l'invitons encore à méditer une phrase de Léon-Paul Fargue: «*Paix sur la terre aux hommes de bonne incohérence!*»

Destruction du milieu vital, déracinement et mobilité

Le déracinement de populations est souvent la conséquence de grands projets industriels présentés comme nécessaires au « progrès », mais sans en présenter aussi les contreparties. Le plus connu et probablement le mieux documenté est la construction de grands barrages transformant des vallées entières en lacs artificiels destinés à la production d'électricité ou à l'irrigation, voire les deux. Ces barrages ont conduit au déracinement de millions de personnes contraintes de quitter leurs foyers et leurs terres souvent sans compensation ni offre de relogement (voir: Patrick McCully, *Silenced Rivers*, Zed Books, 1996).

Cette immobilité sans entrave qu'on appelle la liberté.

William Faulkner

Les dégâts provoqués par ces barrages à la nature sont considérables alors que les avantages annoncés pour justifier leur construction se sont le plus souvent avérés exagérés, voire illusoire. Ils ont des effets négatifs sur la faune aquatique et émettent beaucoup de gaz à effet de serre du fait de la décomposition anaérobie des végétaux qu'ils ont noyés. Ils ont de plus été la cause de catastrophes: plus de 400 personnes ont perdu la vie en 1959 du fait de l'effondrement du barrage de Fréjus en France. McCully cite le cas d'une série de barrages en Chine qui ont provoqué la mort de plus de 230'000 personnes en 1975. Comme le dit McCully, il n'est tout simplement pas possible de construire un barrage qui soit absolument sûr.

L'énergie nucléaire a elle aussi un potentiel de déracinement considérable. La catastrophe de Fukushima a chassé beaucoup de gens de cette région. Même si le nombre de personnes déplacées par les accidents nucléaires de Tchernobyl et Fukushima peut paraître assez faible, il faut prendre en compte le fait que les personnes restées ou revenues sur place après ces accidents doivent subir un rayonnement

radioactif important, nettement au-dessus des normes généralement admises et mettent donc leur santé en danger. Il est difficile d'imaginer les conséquences qu'aurait un accident majeur impliquant des centrales nucléaires comme Gösgen ou Leibstadt en Suisse ou autres centrales nucléaires en France et ailleurs. Est-ce que quelqu'un s'est demandé comment évacuer une ville importante située sous le vent d'une centrale nucléaire? La réponse est très certainement non. Quand on pose la question aux responsables des offices nationaux de l'énergie ou aux promoteurs de l'énergie nucléaire, on s'entend répondre que ce genre d'accident ne peut pas se produire « chez nous », en Suisse ou en France et autres pays industrialisés, parce que toutes les précautions ont été prises et que, contrairement à Tchernobyl et Fukushima « nos » centrales ont des systèmes de sécurité infaillibles...

Infaillibles? Est-il raisonnable de prendre de tels risques sous prétexte d'un besoin électricité?

Indépendamment des déplacements plus ou moins forcés dus à des catastrophes ou des évacuations, la mobilité des personnes et des biens a pris une ampleur considérable. Il semble généralement admis par le monde économique et politique et la plupart des médias que la mobilité des personnes et des biens ne peut que croître indéfiniment et que c'est là un développement positif et souhaitable montrant le côté dynamique des sociétés modernes. Cette proposition est un non-sens. Elle s'inscrit dans un ensemble de croyances relevant du mythe de la prospérité par l'expansion économique. S'il est vrai que de voyager pour découvrir d'autres horizons est un bon moyen de connaître le monde et d'autres civilisations, il ne faut pas pour autant confondre voyager et se déplacer. On ne voyage plus guère aujourd'hui, on se déplace, la plupart du temps pour des raisons professionnelles liées au travail. On retrouve tous les jours les mêmes personnes dans les mêmes bouchons et

les mêmes pendulaires s'entassent tous les jours dans les mêmes trains bondés. Après tout, il faut bien aller au travail et en revenir si on veut gagner sa vie... Gagner sa vie?

La force ne se révèle point par un déplacement perpétuel, par des métamorphoses indéfinies, mais bien par une majestueuse immobilité.

Victor Hugo

La frénésie de mobilité que l'on constate aujourd'hui est bien sûr liée au développement incontrôlé du trafic automobile. Il y a en Suisse aujourd'hui une voiture pour deux habitants, vieillards et nourrissons compris. Dans la plupart de ces voitures ne se trouve que le conducteur, lequel doit souvent tourner en rond pour trouver une place de parc quand il arrive à destination. Il semble que personne dans le monde politique ne se demande comment réduire ce trafic qui engorge les villes, pollue l'atmosphère et mène à une construction toujours accrue de routes, ponts et giratoires, sans parler des murs antibruit et autres constructions annexes. Il y aurait pourtant un moyen simple de réduire ce trafic automobile: laisser circuler un jour les voitures à numéros de plaque pairs et le lendemain les numéros de plaque impairs. On peut toujours faire des exceptions pour certains usagers de la route comme les taxis ou les médecins et les ambulances. L'important est que la réduction du trafic automobile soit considérée comme une proposition raisonnable et non comme une entrave à la liberté. Le meilleur moyen d'y arriver reste à discuter.

Pierre Lehmann

Sus aux rebuts, place aux repus

Une fois de plus, les médias nous alarment sur une énième aggravation du climat de la Planète (5^e rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, GIEC). Cependant, nul groupe d'experts ne témoigne de la dégradation, bien plus alarmante, du climat social dans le monde, de la qualité de la vie et des relations entre les êtres humains qui l'habitent.

Si les aberrations climatiques, dénoncées par près d'un millier de scientifiques du GIEC, sont dues à une poignée de bandits environnementaux qui s'engraissent en bradant pétrole, électricité et véhicules de tout genre, le changement du climat social est le fait d'une autre mafia cupide qui n'a rien à leur envier. Il s'agit de cette engeance qui sournoisement s'enrichit en détruisant le peu qu'il reste de bon aux êtres humains pour vivre en paix.

Ce banditisme sociétal prospecte la moindre occasion pour spolier les gens sans même qu'ils ne puissent s'y opposer. Pourtant, ses ravages sont perceptibles à qui veut bien comparer l'état de leur environnement passé à celui qu'il nous a imposé depuis peu. Le moindre lopin de terre fertile agonise sous leur béton, notre patrimoine immobilier d'antan, ils le rasent au profit de leurs aberrations immobilières, les pâturages alpestres disparaissent sous leurs blocs à lits froids et le temps de loisirs dont nous jouissions jadis, ils l'accaparent pour nous contraindre à consommer leurs pacotilles.

C'est que ces prédateurs s'ingèrent maintenant dans le quotidien des gens pour leur soutirer le peu de biens qui leur reste, prétextant qu'il en va de leur confort, du progrès et de la croissance économique. Ainsi, le temps libre que nous destinions à la rêverie, la contemplation, la convivialité nous est confisqué pour que nous le perdions à consommer de la communication futile au moyen d'appareils dont la fabrication, l'usage et la mise à la casse sont catastrophiques. Leur consommation électrique explose – un smartphone ou un iPhone consomme plus qu'un frigo! –, leur élimination détruit des métaux précieux, disperse des déchets toxiques et ne fait qu'accroître la crétinisation des gogos qui s'en servent à tort et à travers.

La mafia qui jadis enrichissait bandits et shérifs, allie maintenant le Capital et son Etat, tous deux copains-coquins dans la ruée vers l'or des pauvres. Ces conquérants en 4x4, encadrés par leur flicaille antiémeute, défrichent et occupent sous la menace et la fourberie, les derniers filons de nature qui leur soit profitable. Ils accroissent leurs fortunes au moyen de deux stratégies complémentaires. D'une part, ils s'approprient le bien commun qu'ils revendent à qui il appartient et, d'autre part, ils protègent leurs magots en refusant d'honorer les dépenses nécessaires à restaurer les énormes dégâts qu'ils occasionnent.

Pensez aux terrils de déchets radioactifs que les nucléocrates abandonnent à travers le monde pour s'enrichir en incitant l'humanité à gaspiller leur électricité et

dont le coût d'épuration est tel que plus aucun économiste n'est à même de l'estimer et que plus aucun Etat ne pourra assumer. C'est pourquoi, les centrales nucléaires continuent à croître et se multiplient à travers le monde, leur «rentabilité» étant assurée.

L'une des stratégies du banditisme socialo-environnemental consiste à réduire les dépenses publiques ou à les privatiser pour en tirer de nouveaux moyens de ponctionner les pigeons que nous sommes. La poste, les télécommunications, les transports publics, les soins médicaux, l'information, l'énergie, l'eau, les transports... tout y passe.

Mais la tornade blanche néolibérale, celle qui blanchit l'argent sale et encrasse notre milieu vital, est loin de se dissiper. Les puissants et leurs notables convoient maintenant la marchandisation des nouvelles ressources inexploitées que recèle la vie même. La santé tout d'abord en instiguant aux bien portants l'impérieuse nécessité d'ingurgiter quotidiennement la manne des pharmas, de jouer les cobayes sous le feu des scanners ou de se laisser abrutir par des pys. L'explosion des dépenses publiques nécessaires à entretenir le juteux marché de la santé est au prix exorbitant qu'il aura fixé!

Mais tout saccage d'une quelconque ressource produit des déchets, des stériles, des rebuts. Dans le domaine de la santé physique et morale des gens, il arrive un moment où le client, prétendument malade ou sénile, n'est, non seulement plus rentable, mais pourrait même coûter quelques sous. Tel est le cas des Aînés qui en fin de vie n'intéressent plus le marché à moins que celui-ci ne réussisse à leur subtiliser les économies d'une longue vie de travail. Ainsi, plutôt que de l'abrèger, comme tant de démocraties le font par la guerre, la violence et la faim, l'idée de leur transfert à des exploitations moins exigeantes en termes de rentabilité fait son chemin.

C'est la géniale idée du conseiller national Yves Nydegger, UDC genevois. Il vient de concocter une solution finale pour se débarrasser de la population «excédentaire» qui encombre ce pays. Car, qu'ils s'y soient réfugiés, se soient endettés ou croupissent dans un EMS, ils vivent sur le dos des riches qui, curieusement, détestent partager. C'est que les résidences dorées pour nantis décatés sont hors de prix!

Alors, sur la Méditerranée, nous assisterons bientôt au spectacle désolant du croisement des rafiots de boat people qui sont chassés par la misère et des charters d'Aînés que notre opulence aura expatriés. Ce trafic d'indésirables déracinés contre leur gré suivra alors celui des cargos chargés de nos rebuts électroniques, radioactifs et toxiques dont la Suisse, propre en ordre, se débarrasse pour faire place nette aux prochains prédateurs-pollueurs-expulseurs.

François Iselin

L'homme sans racines

Partir, c'est mourir un peu, beaucoup, énormément! Le déracinement, pour certains, laisse à vif des plaies à l'âme tout au long d'une vie. L'individu est tiraillé entre sa nouvelle identité et l'ancienne; le voici confronté à des identités multiples. Il hésite, zappe, oscille entre ses multiples appartenances. Alors, il est en «quête de soi» et ce de façon permanente. Il est réduit à la coexistence avec deux personnages en lui, celui d'avant, le déraciné, et l'homme nouveau, celui qui doit s'intégrer dans le pays où il a migré par la force des choses. Il est devenu pluriel. Les voilà assez seuls, l'un se souvient, et l'autre s'efforce de s'adapter à vitesse grand «V» à son nouvel environnement. Ils doivent vivre ensemble, ils sont condamnés à s'entendre, alors ils s'observent, tout en restant chacun dans une sphère bien distincte. L'un a la tête pleine de souvenirs de son pays, alors que l'autre a la mémoire en jachère. Il lui faut tout reconstruire à présent!

Quelle image a-t-il de lui? Il a du mal à se représenter cet autre qu'il est devenu. Quand il s'entend parler sa langue d'adoption, il ne se reconnaît plus. Quand il se regarde

dans un miroir, habillé à l'euro-péenne, il se voit déguisé comme pour un carnaval qui dure pourtant toute l'année. Alors, tout vacille autour de lui, il revoit son village, les visages aimés de son enfance, il se remémore la musique et les chants de son pays. Il s'interroge constamment sur le «moi», le «soi» et le regard des autres. Il finit par se percevoir comme étant un autre. Il vit en permanence en contradiction avec lui-même.

Dans sa tête, plus rien ne va, il souffre de la psychopathologie de l'exil, c'est-à-dire des désordres liés à l'immigration. Ses problèmes sont multiples: perte d'identité, linguistique, culturelle, ainsi que des perturbations qui affectent les structures de sa personnalité. Etre un étranger, c'est également subir des blessures narcissiques, avoir un sentiment d'insécurité dû au fait de la rupture avec son appartenance. La représentation de son univers natal ne correspond plus à son environnement actuel. Non seulement il se sent exilé, mais plus le temps passe et plus il est happé par cette nouvelle manière de vivre, de se comporter. C'est alors que commence un processus irréversible,

celui de l'acculturation. Et si d'aventure un jour, il retourne dans son pays d'origine pour des vacances, il ne se sentira plus chez lui. Il deviendra l'homme de nulle part.

Lorsque l'on décide de partir pour un pays de son choix, pour des raisons professionnelles ou autres, les choses se passent différemment. Avant d'entreprendre ce voyage, on se prépare parfois durant des mois, voire des années. Une fois sur place, c'est un rêve qui devient réalité. Mais, lorsque l'on est dans l'obligation de quitter sa patrie pour cause de guerre, de misère, ou politique, alors chaque Etat devient aux yeux du requérant d'asile une sorte de bouée de sauvetage. Pour lui, c'est une question de survie. Il est prêt à affronter tous les dangers pour arriver sur le sol de son Eldorado, quel qu'il soit. Mais, bien vite, il déchantera. Partir nécessite beaucoup de courage. Rester sur sa terre d'accueil lui en demandera bien davantage. Avec le temps, lentement mais sûrement, de nouvelles racines le fixeront à jamais à ce pays étranger qui deviendra enfin le sien.

Emilie Salamin-Amar

Recherche mobiles pour déracinement!

De nos jours, tout le monde bouge: un père de famille traverse la moitié de la terre pour participer à un séminaire, tandis que son épouse ira de ville en ville pour effectuer au mieux son travail de représentante, leur fille, égarée dans une université d'Europe, et leur fils, trop jeune pour pouvoir fuir aussi loin, prendra le train pour Yverdon tous les matins. Un mari quitte sa femme pour la sœur de cette dernière, une épouse largue son homme pour sa propre collègue, un cousin éloigné s'attache à une tante trop proche. Vous l'aurez compris; la mobilité est si courante qu'elle en vient à ne plus vouloir dire grand-chose.

Alors bien sûr, vous allez nous dire qu'il y a beaucoup de raisons valables de travailler loin de chez soi,

d'enchaîner deux déménagements en peu de temps, d'étudier à l'étranger, de quitter son mari et de changer de chemise: les appartements en ville coûtent trop cher; le logement est trop grand et éloigné de la cité; et on aimerait étoffer aussi notre curriculum vitae. Enfin, nos époux ont pris du ventre et de l'âge, et nos chemises sont vieilles et sales.

Lorsque vous déménagez une fois, deux fois dans la même année, pensez-vous vraiment que votre couple se plaira mieux à la campagne avec un jardin et un nouvel écran plat? Et vous jeunes gens, pensez-vous que partir en claquant la porte et en laissant père et mère derrière vous cela vous apportera la liberté et le bonheur auxquels vous aspirez? Et puis vous, voyageurs, qu'allez-vous

chercher aux confins du monde? Enfin, Mesdames, Messieurs, qu'ont fait vos époux et épouses pour que vous les dédaigniez ainsi?

La mobilité qui nous poussait autrefois à faire de nouvelles découvertes n'existe plus. Aujourd'hui, nous quittons maison, travail, femmes et enfant, pour une autre maison, un nouveau job, une jeune femme et surtout pas d'enfants. La mobilité n'est plus qu'un alibi à notre déracinement, une justification à notre quête continuelle du «mieux» et à notre bovarysme interminable.

Aurore Girardet

Entre Terre et Ciel

Nous sommes tous nés d'une mère et d'un père.

Pour le cerveau, la mère nous relie à la terre et le père au ciel.

La mère à la matière, le territoire, l'amour du prochain; et le père à l'esprit, la direction, la confiance en soi.

Dès lors, tout ce que nous percevons de féminin et de masculin nous ramène toujours à nos parents.

Par exemple, si vous êtes meilleur en géographie qu'en histoire, c'est que vous êtes plus à l'aise avec votre mère que votre père.

Si vous avez besoin de magnétiser, c'est parce que maman vous manque.

Si vous devenez électricien, c'est parce que vous avez un conflit de communication avec votre père.

Souvenez-vous que le couple est la base de la famille et que la famille est la base de toute société. Le lieu de naissance, la manière de venir au monde et l'ambiance, déterminent notre façon de nous comporter et d'œuvrer dans l'existence.

L'état dans lequel une mère accouche programme notre manière d'agir dans le monde!

Le théâtre de l'adulte n'est que la reproduction de celui de son enfance.

Quand un enfant naît à l'hôpital, il n'est pas sur son territoire familial, il est en danger. Lorsqu'un enfant ne grandit pas chez lui, il devient un adulte qui se sent étranger en société. Plus je suis séparé avant d'être sevré, plus de séparation je revivrais.

Voilà pourquoi les premières années de vie en famille comptent pour le reste de l'existence.

L'ignorance des Lois de la Nature engendre la peur et le vain désir de tout contrôler.

Terry Chaisin

Je suis né en France, de père suisse Broyard et de mère germano-gaélique. Habitant dans 4 pays et déménageant 46 fois à

Tableau des avantages et des inconvénients de grandir déraciné

Épreuves des déracinés

Se sentir étranger partout, rejeté, abandonné, humilié, méfiance, moquerie, méchanceté, difficulté à construire à long terme, peine à se faire des ami(e)s, doit prouver/faire ses preuves, je suis le nouveau, l'étranger, l'inconnu, incompréhension, injustice, séparation, projets avortés, pertes, douleur, exclusion, départs, fins, timidité, maladie, grande solitude, fatalité, peur, terreur, silence, absence, fuite, isolement, bouleversement, fragilité affective, dépendance affective, changements d'humeur fréquents, soif d'absolu, testé, mise à l'épreuve, bizutage, personne pour te défendre, mis au pied du mur, acculé, aimer désespérément, désespoir.

Défis des déracinés

Ouverture d'esprit, vue globale, holistique, plusieurs points de vue, esprit de synthèse, association d'idées, analogie, perceptions stimulées très tôt, + grande écoute intérieure, adaptabilité, réflexe, observation, camouflage, théâtre, mimétisme, polyvalence, apprendre vite, mûrir vite, apprendre seul, par soi-même, pourtant apprendre à

ce jour, changeant d'école et de camarades presque chaque année, je me sentais déstructuré, sans cadre, continuité et sécurité. La souffrance dans mon corps de tout ce qui m'environnait, car je me sentais perdu, ignorant et maladroit. Obligé d'aller en moi, de trouver mes ressources à l'intérieur, d'avoir des valeurs, un but, un idéal pour survivre!

Puisque la matière n'existe pas, parce que je ne peux accéder à la stabilité du monde extérieur et encore moins le conserver, je suis allé chercher dans l'invisible, la spiritualité, la lumière, la connaissance.

C'est ensuite par les sens / l'essence que je compris que le spirituel n'était qu'une recherche du père, soit une fuite de la mère et que le monde matériel n'était qu'une recherche de la mère, de l'amour, soit une fuite du père et je compris que l'équilibre, le bien être, la sagesse, la paix intérieure était dans la voie du milieu.

La réconciliation des extrêmes (matière et esprit) consiste à me libérer des conflits parentaux et des erreurs, des errances de mes ancêtres et d'honorer leur sagesse.

Car souffrir, c'est se tromper de chemin et guérir c'est d'abord comprendre, afin de pouvoir faire la paix. Faire la paix c'est se libérer du besoin insatiable d'amour et de reconnaissance familiale, sociale et morale.

D'ailleurs le mot religion signifie réunion et son sens en sanskrit est yoga et en chinois kung-fu.

A 22 ans, j'avais soif de voyager et j'apprends par un proverbe taoïste que: plus tu voyages et plus tu te perds. Aujourd'hui, je comprends son sens et je réalise mes difficultés à développer des liens de longue durée, car pour cela, je dois m'arrêter sur la bonne terre et planter racine pour croître, vivre et apprendre, afin de pouvoir construire et créer!

La vie n'est pas une ligne droite, la vie est cyclique; ainsi comme une maladie, une souffrance non résolues dans une famille se reproduiront, tous comme les pays qui s'allient et se font la guerre, ce sont les mêmes répétitions et cela, jusqu'à la prise de conscience qui seule nous libère et l'amour qui seul engendre la paix et la guérison.

demander, à accepter, à comprendre, à réfléchir, à raisonner, tolérance, indulgence, humilité, prudence, recul, observation, lucidité, stimule les valeurs, affirmation de soi, aimer tout le monde, avec intensité, faire de nombreux contacts faciles, connaître des tas d'adresses, des lieux divers, beaucoup d'expériences et de découvertes, le corps est perçu très jeune comme sa maison, obligation d'être fort pour de vrai, force intérieure, ressources en cas de danger, nécessité d'affronter les épreuves, renouveau, fraîcheur, spontanéité, débrouillardise, survie, autonomie, maturité, prévoir, organiser, discipline, endurance morale, philosophie de l'existence, solitaire mais solidaire, loyauté, honnêteté, idéal, envie de faire la paix.

Aujourd'hui mon cœur me ramène sur la terre des arbres, des chevaux et des ours d'antan.

La Suisse, c'est ma «Terre Ceinte».

Christian Rey
Ecole de l'Arbre - www.ecoledelarbre.ch

Les contradictions du XXI^e siècle

Créé en 1968 par quelques bénévoles passionnés du rail, le train à vapeur du Blonay-Chamby traverse un paysage enchanteur surplombant le Léman entre Vevey et Montreux. Le terminus atteint, un musée spacieux et digne d'intérêt présente quelques beaux fleurons parmi les wagons et les locomotives mis en circulation à partir de 1870 jusqu'aux alentours des années 1940. Tous ont été restaurés dans le respect et l'amour du travail qui prévalaient à cette époque. Mille petits détails attisent la curiosité du public: ferronnerie d'art, boiseries soigneusement ouvragées, pièces mécaniques de bronze ou de laiton, barrières aux pommeaux ciselés, tout un travail patiemment élaboré pour le confort ou le simple plaisir du voyageur. Ces artisans méticuleux donnaient alors le meilleur de leurs capacités et de leur savoir-faire. Difficile, en quittant les lieux, de ne pas comparer cette qualité de travail à celle qui ne vise aujourd'hui que vitesse et rentabilité, ignorant tout du charme et des vertus d'un artisanat presque disparu. Le travailleur d'antan se sentait valorisé et prenait plaisir à l'ouvrage. Celui d'aujourd'hui est mis sous pression, trop souvent exploité, méprisé, employé sur des machines crachant à grand bruit leurs

On parle toujours du Produit national brut. Moi, je voudrais que l'on essaie de calculer le Bonheur national brut.

Théodore Monod

pièces métalliques, ou simple acteur dans le monotone processus de conditionnement.

Quand l'homme devient une sorte de robot insatisfait de son labeur quotidien, il recherche des compensations extérieures et mord à l'hameçon des mille propositions récréatives savamment orchestrées par l'Etat. Perdu dans la foule et les diversions de toutes sortes, il en oublie son travail ennuyeux et devient ce citoyen soumis qui ne réfléchit plus, ni ne revendique d'autre statut. Quant aux nouvelles technologies, elles assistent l'homme en ses contradictions. Des échanges, des amitiés se créent qui ne sont que de la poudre de perlimpinpin. Des jeux, des achats et de multiples informations enregistrées à la va-vite occupent les esprits. Plus l'internaute se rapproche de son semblable dans le monde virtuel, plus il s'en éloigne dans la réalité. Plus les rites et coutumes caractérisant les diverses communautés du monde lui sont accessibles, plus il s'attache à retrouver ses racines. Contrairement à l'ouverture d'esprit escomptée, nous assistons à un repli sur soi désespérant. Nous sommes devenus distraits, soumis et accros à cette «machinerie» qui nous éloigne peu à peu de l'essentiel et du vrai but de la vie.

Contradictions encore dans ce pays d'accueil qu'est la Suisse, reconnue pour ses nombreuses interventions humanitaires à l'étranger et base de la Croix-Rouge. Où donc est passée la capacité d'empathie qui nous caractérisait et stimulait notre attention à

Et sur le chemin, il y a encore du chemin à parcourir et parcourir.

Vers où m'emportent les questions?

Je suis d'ici et je suis de là-bas, et ne suis ni ici ni là-bas. Je jetterai tant de roses avant d'atteindre une rose en Galilée.

Mahmoud Darwich

l'autre? Est-on encore capables d'imaginer le cruel destin d'un homme quittant femme et enfants, quittant aussi son pays, sa langue, ses traditions pour un ailleurs totalement inconnu? Sait-on que l'espérance de ces hommes démunis, seuls et déboussolés qui arrivent en Suisse ou dans les pays environnants retombe plus vite qu'elle n'est venue? Nos regards en disent long face à ces importuns qui viennent tout simplement nous demander le pain qu'ils ne peuvent plus produire chez eux... N'oublions pas que nos sociétés du Nord sont en grande partie responsables du changement climatique qui appauvrit le Sud et provoque, par-là même, les mouvements migratoires. Le mot partage aurait-il fui notre vocabulaire? Allons! Allons... enfants de la patrie, secouons-nous, fermons un peu ces boîtes à distractions et regardons lucidement notre monde en déclin... Est-ce bien celui que nous voulons léguer aux générations qui suivent?

Christiane Bonder

Notes de lecture

Un monde sans prisons?

Albert Jacquard, Editions du Seuil

Albert Jacquard vient de nous quitter et j'aimerais rappeler ici un de ses nombreux livres: *Un monde sans prisons?* datant déjà de 1993 et écrit en collaboration avec un juge des enfants, J.-M. Heller, et une journaliste, Hélène Amblard.

Après les drames récents d'assassinats de jeunes femmes, cette réflexion semble plus d'actualité que jamais. Le problème est posé: «Au-

jourd'hui, l'emprisonnement joue un rôle central dans le maintien de l'ordre public». Mais Albert Jacquard s'interroge sur la double nature de l'homme, «l'une capable de tous les élans..., l'autre capable de toutes les bassesses». «*Chaque individu, dit-il, acquiert une complexité telle que son devenir est imprévisible.*»

Passant en revue «Société et contraintes», «Société et violence»,

«Les peines», «L'institution judiciaire» et la «Réalité de la prison», cette dernière engendrant une infantilisation qui permet au criminel de se sentir non-coupable, Albert Jacquard dénonce cette «prison sans objet» et demande que l'on envisage d'autres alternatives.

Un petit livre très actuel, à lire et à méditer.

Yvette Humbert Fink

L'homme responsable de la détérioration du climat

Le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) est un organisme intergouvernemental (créé en 1988), ouvert à tous les pays membres de l'ONU. Il «a pour mission d'évaluer, sans parti pris et de façon méthodique, claire et objective, les informations d'ordre scientifique, technique et socio-économique qui nous sont nécessaires pour mieux comprendre les risques liés au changement climatique d'origine humaine, cerner plus précisément les conséquences possibles de ce changement et envisager d'éventuelles stratégies d'adaptation et d'atténuation. Il n'a pas pour mandat d'entreprendre des travaux de recherche ni de suivre l'évolution des variables climatologiques ou d'autres paramètres pertinents. Ses évaluations sont principalement fondées sur les publications scientifiques et techniques dont la valeur scientifique est largement reconnue».

Prix Nobel de la Paix en 2007, le GIEC peut être considéré comme une centrale d'alerte. Au cours des années, son analyse, loin de s'en tenir à la langue de bois des organisations internationales, ne cesse de dénoncer l'aggravation de la situation, le réchauffement climatique et la responsabilité de l'homme. Il vient de publier le 27 septembre dernier un rapport alarmant qui devrait réveiller les gouvernements, plongés dans une profonde léthargie lorsqu'il s'agit d'environnement et d'avenir de notre planète. Ce premier volet du 5^e rapport d'évaluation du GIEC est consacré aux éléments physiques du climat et évalue les aspects scientifiques du système climatique et de l'évolution du climat.

A quels types d'impacts faut-il s'attendre à l'avenir?

La réponse à cette question fait froid dans le dos.

- Les impacts du changement climatique, et donc leurs coûts économiques, augmenteront au fur et à mesure de la hausse de la température mondiale, et de l'augmentation de la fréquence de certains types d'événements extrêmes. Les impacts seront particulièrement importants dans différents domaines:
- Les phénomènes climatiques aggravés: multiplication de certains événements météorologiques extrêmes (canicules, inondations, sécheresses des sols).
- Un bouleversement de nombreux écosystèmes : il faut s'attendre à l'extinction possible de 20% à 30% des espèces animales et végétales si la température augmente de plus de 2.5°C, et de plus de 40% des espèces pour un réchauffement supérieur à 4°C. Ceci aurait des conséquences importantes pour les sociétés.
- Des crises liées aux ressources alimentaires: dans de nombreuses parties du globe (Asie, Afrique, zones tropicales et subtropicales), les productions agricoles traditionnelles chuteront, ce qui risque de provoquer des crises alimentaires, sources potentielles de conflits et de migrations.
- Des risques sanitaires: le changement climatique aura vraisemblablement des impacts directs sur le fonctionnement des écosystèmes et sur la transmission des maladies animales, susceptibles de présenter des éléments pathogènes potentiellement dangereux pour l'homme.

- Des déplacements de population: l'augmentation du niveau de la mer (18 à 59 cm d'ici 2100) devrait provoquer l'inondation de certaines zones côtières (notamment les deltas en Afrique et en Asie), provoquant d'importantes migrations dont la gestion sera délicate.

Quels seront les impacts par grands secteurs?

- Eau: augmentation de 10% à 40% des risques d'inondations dans les régions humides et diminution de 10% à 30% de la disponibilité en eau dans les régions sèches.
- Ecosystèmes: le seuil de 1,5 à 2,5°C de réchauffement apparaît critique pour le maintien de la biodiversité actuelle. Un réchauffement supérieur entraînera des changements importants dans la structure et la fonction des écosystèmes. A partir de 2°C de réchauffement, les écosystèmes terrestres risquent de relâcher plus de gaz à effet de serre dans l'atmosphère qu'ils n'en stockeront.
- Agriculture et alimentation: le potentiel de production alimentaire devrait croître si l'augmentation de la température locale reste inférieure à un seuil compris entre 1 et 3°C, mais à partir de 3°C de réchauffement, cette productivité diminuera.
- Santé: l'accroissement des maladies diarrhéiques, des affections dues aux canicules, inondations, incendies et sécheresses sera couplé à l'augmentation de maladies cardiorespiratoires en raison de niveaux plus élevés d'ozone troposphérique.

Quels seront les impacts régionaux?

- Afrique: un des continents les plus vulnérables à la variabilité et au changement climatique, à cause de multiples pressions et de sa faible capacité d'adaptation (manque d'eau, production agricole sévèrement compromise, malnutrition aggravée...).
- Régions polaires: glaciers et calottes glaciaires diminueront en épaisseur et en superficie, entraînant une perturbation du mode de vie des populations locales et des écosystèmes.
- Europe: cohérence entre les changements déjà observés et ceux simulés pour le futur (augmentation des inondations à l'intérieur des terres et des inondations côtières, accroissement de l'érosion, réduction de la couverture neigeuse, extinction d'espèces, diminution des précipitations en été, vagues de chaleur), posant problème à de nombreuses activités économiques.
- Amérique du Sud, remplacement progressif de la forêt tropicale par la savane en Amazonie orientale, disparition des glaciers et baisse de la disponibilité de l'eau pour la consommation humaine, l'agriculture et la production d'énergie. Au Nord, incendies, destruction des forêts, vulnérabilité accrue des zones côtières à forte croissance de population.

Ce rapport du GIEC est effrayant. Une seule alternative s'offre à nous: vivre plus simplement ou mourir dans l'opulence.

Rémy Cosandey (avec l'aide du GIEC)

L'histoire occultée des Palestiniens (1947-1953)

Sandrine Mansour-Mérien, Editions Privat, 2013



Ce livre aborde une approche différente et nouvelle de l'histoire des Palestiniens. Il replace la Catastrophe, traduction française du terme arabe «Nakba» qui évoque le début de l'exode forcé des Palestiniens en mai 1948, dans une perspective historique s'appuyant sur des archives nouvellement ouvertes et des textes d'historiens, tant palestiniens qu'israéliens.

Lorsque l'Etat d'Israël est déclaré créé par les forces juives en Palestine, pour justifier aux yeux du monde le projet de construction d'un Etat sur les terres de remplacement d'un autre peuple, il fallait faire passer le message: «Une terre sans peuple pour un peuple sans terre». Depuis lors, les Palestiniens ont dû constamment se battre pour faire entendre leur propre histoire. Ce livre tente de réparer ces lacunes, à travers de nouvelles archives diplomatiques, retrouvées lors de conflits successifs et préservées dans des pays étrangers, et

aussi grâce aux travaux des nouveaux historiens israéliens qui, à partir des années 1980, ont pu revoir complètement la version propagandiste de l'Etat israélien. Le livre fait appel aussi à de nombreux historiens palestiniens qui ont été à la fois des témoins et des acteurs de la situation ainsi qu'à des sources orales palestiniennes, recensées entre autres par des travaux de séminaire à l'Université de Birzeit à Ramallah. Cette collecte de témoignages marque le début de la prise en considération de l'histoire personnelle des réfugiés palestiniens, forcés de fuir leur demeure et leur pays.

Le chapitre «L'humanitaire, à défaut du politique» met en exergue les contradictions issues de la non-application des résolutions de l'ONU. Par là même, les exilés deviennent des «absents», cette invention de la notion d'«absent» ayant permis la mainmise de l'Etat d'Israël sur la totalité des pro-

priétés appartenant à des Palestiniens, qu'ils soient réfugiés ou non. De même, il relate les différentes tentatives des réfugiés auprès des autorités israéliennes pour retourner dans leur ville ou leur village, qui ont abouti à un refus catégorique de la part de l'Etat israélien.

Cet ouvrage extrêmement bien documenté nous fait réfléchir à la façon dont un peuple a été dépouillé totalement de son histoire et nous interpelle sur le drame de la Nakba, qui a marqué les Palestiniens pour plusieurs générations. Tout le système d'enfermement actuel à l'intérieur de routes interdites, de colonies et de postes militaires relève de cette expropriation: «*Ce n'est plus la Nakba, relève l'auteur, mais une autre «catastrophe» qui n'a pas encore été nommée.*»

Pierrette Iselin

La P'tite

Fritz Tüller, Imprimerie du Journal de Sainte-Croix, 2013

Correcteur efficace et apprécié de l'essor, Fritz Tüller se lance dans l'écriture. Il le fait pour une bonne cause: rendre hommage à sa sœur Maryse qui, souffrant de schizophrénie, a vécu durant de longues années entre le travail et le chômage, entre la lucidité et la souffrance. Née en 1942, Maryse est décédée en 2011.

Fritz Tüller explique les raisons qui l'ont conduit à rédiger une brochure: «*Je ne pouvais pas laisser ma sœur s'en aller comme ça. D'où le présent témoignage, à l'intention de personnes impliquées dans les luttes contre la maladie et le fléau du chômage et pour la dignité de leurs victimes, de militants ou professionnels du social et de la santé. Je me dis souvent: que deviendrons-nous, qu'en serait-il de l'école, de la santé, de notre «sécu»... si n'étaient toutes ces femmes et ces hommes qui se dressent contre les imposteurs, qui défendent mordicus leur métier et leur éthique professionnelle, leurs*

conditions de travail, leur dignité contre la cohorte des démolisseurs que rien ne semble devoir arrêter.»

Durant une trentaine de pages, on suit l'évolution de la santé et du caractère de Maryse, ses angoisses et ses espoirs, ses craintes et ses certitudes. On lit avec beaucoup d'émotion ses rapports avec sa famille, tantôt chaleureux, tantôt conflictuels. L'écriture sans concession de Fritz Tüller raconte la dégringolade de sa sœur, les SOS désespérés qu'elle lance, son agressivité, le cancer qui l'emportera. «*Votre sœur est morte debout, relève la directrice de l'EMS dans lequel Maryse a passé ses derniers mois. C'était une personnalité. Respect pour elle.*»

Fritz Tüller ne cache pas ses sentiments: «*Ce journal se veut un témoignage de ce que peuvent vivre les «cabossés» de l'existence dans un monde patronal autiste, accro du profit – on dirait aujourd'hui maximal et immédiat – dans cette socié-*

té très libérale qui peine tant à leur ménager une place vivable, tout occupée qu'elle est à répondre à une demande solvable, de biens et services non essentiels, de luxe et de pacotille.»

A noter encore que la brochure de Fritz Tüller contient de nombreuses photographies de Maryse, de sa famille et de ses amies. Grâce à elles et à leur authenticité, on peut suivre le parcours d'une femme attachante qui a malheureusement vécu sa vie entre le marteau de la schizophrénie et l'enclume du chômage.

Et Fritz Tüller de conclure simplement mais affectueusement: salut la P'tite.

PS – Cette brochure coûte 15 francs. Elle peut être obtenue auprès de l'Imprimerie du Journal de Sainte-Croix, tél. 024 454 11 26.

Rémy Cosandey



En Argovie, le ministre loge des requérants

La conseillère d'Etat argovienne Susanne Hochuli (Verts) loge une famille de requérants dans sa ferme à Reinau. Elle veut ainsi montrer l'exemple et a loué à la commune un appartement attenant au sien dans sa ferme. Une femme et ses deux enfants venus d'Angola y sont actuellement logés.

D'après *24 Heures* du 30 juillet 2013

La place de la Gare d'Yverdon prend des couleurs

Les milliers de personnes qui transitent chaque jour sur cette place voient naître sous leurs yeux un mobilier urbain fascinant de gros sièges en béton, recouverts de mosaïques colorées représentant des paysages ou des scènes variées, tels bergers jouant du cor des Alpes, sage indou devant son palmier ou bateau sur la mer...

C'est l'Association «Embellimur» qui a projeté puis réalisé ce mobilier, en collaboration avec la Ville d'Yverdon et de nombreuses fondations et associations. Le but: occuper des personnes en difficulté sociale, favorisant leur réinsertion par la réalisation de mosaïques. Elles mettent ainsi en valeur leurs compétences sociales et artistiques. Le public est d'ores et déjà conquis et

nombreux sont les échanges avec les participants, légitimement fiers de leur œuvre. En plus, la place de la Gare deviendra encore plus conviviale.

D'après *La Région Nord vaudois* du 12 septembre 2013

Rendez-vous au verger...

A Chavornay, la *Bourse aux fruits* récolte et transforme des fruits et des légumes issus de vergers traditionnels et d'exploitations agricoles biologiques pour en faire des produits de conservation (soupes, confitures, jus, produits fermentés...).

Le site «www.bourseauxfruits.ch» dispose aussi d'un forum destiné aux dons et à l'échange de produits et de savoir-faire. La *Bourse aux fruits* organise des mesures de réinsertion professionnelle dans des activités proches de l'agriculture et de l'édition.

Association *Bourse aux fruits*
Grande-Rue 35, 1373 Chavornay

Cultiver en ville, une alternative verte...

Suspendus dans les ruelles de Kibera, un des plus grands bidonvilles d'Afrique au sud de Nairobi (Kenya), des sacs potagers explosent de plantes vertes: choux, épinards, etc., destinés à l'alimentation des habitants. Avec le déplacement du

centre de gravité de la démographie mondiale vers les villes, il est urgent de pallier la malnutrition dans les bidonvilles. *Solidarité International* a donc popularisé ces sacs qui nourriront déjà 250'000 personnes en Afrique et en Asie. Ils permettent, sur un espace minimum, de planter à la verticale et d'assurer des aliments frais. Sans être une solution miracle aux problèmes des bidonvilles, ils constituent une contribution, une aide...

D'après *Le Courrier* du 27 juillet 2013

En un temps record

Pour faire aboutir une initiative fédérale, il faut récolter 100'000 signatures pendant 18 mois. Les auteurs de l'initiative AVSplus (qui demande une augmentation linéaire de 10% des rentes AVS et AI) disposent déjà de 130'000 signatures au bout de 4 mois. C'est bien là la preuve que les aînés sont préoccupés de leur sort et sont bien décidés à défendre leurs assurances sociales.

N'hésitez pas à envoyer vos bonnes nouvelles à Yvette Humbert Fink, 26, rue de la Paix, 1400 Yverdon-les-Bains, tél./faxe 024 425 35 15.

Merci!

La fin du travail?

L'initiative populaire demandant le versement d'un revenu de base inconditionnel (aucun chiffre n'est articulé mais on parle de 2500 francs par mois) a abouti. Elle part d'un bon sentiment (suppression de la pauvreté et des indemnités de chômage) mais son acceptation aurait pour effet de modifier complètement les relations avec le monde du travail et de bouleverser le système des assurances sociales (AVS et deuxième pilier notamment).

Nous savons par ailleurs que nous vivons dans un monde fini dans lequel les habitants consomment

beaucoup plus que les possibilités de renouvellement de la Terre, aussi bien sur le plan alimentaire que dans le domaine des matières premières (pétrole, métaux, etc.). Que faut-il faire? Partager le travail? Produire moins et lutter contre le gaspillage? Revoir de fond en comble notre système de fonctionnement?

Amis lecteurs, vous avez des idées sérieuses ou utopiques. Alors, à votre ordinateur ou à votre plume. Nous attendons avec plaisir vos contributions.

L'essor

Journal indépendant travaillant au rapprochement entre les humains et à leur compréhension réciproque.

Rédacteur responsable
Rémy Cosandey
Léopold-Robert 53
2300 La Chaux-de-Fonds
032/913 38 08; remy.cosandey@bluewin.ch

Équipe de rédaction
Mousse Boulanger, Rémy Cosandey, Yvette Humbert Fink, Susanne Gerber, François Iselin, Henri Jaccottet, Pierre Lehmann, Emilie Salamin-Amar, Edith Samba.

Administration et retours
L'Essor - Abonnements
Tunnels 16
2300 La Chaux-de-Fonds
ou par courriel : info@journal-lessor.ch
www.journal-lessor.ch

Abonnement annuel : CHF 36.-
Compte postal : Journal l'Essor, 12-2620-0

Composition et impression
Société coopérative du Journal
de Sainte-Croix - 1450 Sainte-Croix

L'essor - ISSN 1023-5663

délai pour le prochain numéro : 31 octobre 2013
prochain forum : La fin du travail?